Aux Origines de l'égyptologie

Bertrand Frélaud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2432>

DOI : 10.4000/abpo.2432

ISBN : 978-2-7535-2129-2

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2012

Pagination : 212-215

ISBN : 978-2-7535-2127-8

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Bertrand Frélaud, « Aux Origines de l'égyptologie », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 119-2 | 2012, mis en ligne le 30 juin 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2432>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Presses universitaires de Rennes

Aux Origines de l'égyptologie

Bertrand Frélaut

RÉFÉRENCE

Mainterot, Philippe, *Aux Origines de l'égyptologie. Voyages et collections de Frédéric Cailliaud, 1787-1869*, Rennes, PUR, 2011, 328 p. (ISBN 978-2-7535-1320-4).

- 1 Dans un fort volume de 328 pages, abondamment illustré, Philippe Mainterot nous présente trois histoires extraordinaires : celle des expéditions du Nantais Frédéric Cailliaud en Égypte sous la Restauration, celle de la constitution puis de la dispersion de ses collections, enfin la minutieuse enquête menée de nos jours pour les redécouvrir. Issue d'une thèse de doctorat d'archéologie soutenue à Poitiers en 2008, sous la direction de Pascale Ballet, professeure à l'université de Poitiers, et de Guillemette Andreu-Lanoë, conservateur général et directrice du département des Antiquités égyptiennes du Musée du Louvre, cette publication est parue en 2011 dans la collection « Art et Société » des PUR et se signale par la même qualité éditoriale que les nombreux ouvrages déjà publiés dans cette collection.
- 2 Le livre est structuré en trois denses parties, elles-mêmes subdivisées en trois chapitres, selon un plan chronologique, le plus pertinent pour comprendre cette étonnante entreprise des voyages et des collections de Frédéric Cailliaud. Dans la première partie, Philippe Mainterot nous raconte les voyages de 1815-1818 et de 1819-1822 du jeune Nantais. Passionné de minéralogie, il part pour Amsterdam, la Sicile, Istamboul et débarque en Égypte à 28 ans, attiré par les récits de découverte de savants français. Durant ce premier séjour, il entre au service de Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte, et alterne les missions officielles de recherche de mines d'émeraude avec les explorations archéologiques au cours desquelles il se lance, à Thèbes, dans les oasis de l'ouest ou en Basse-Nubie. Comme beaucoup d'Européens, il fait des fouilles, achète des antiquités ou en collecte, copie des inscriptions, dessine des objets, des ruines, dresse des plans avec une véritable boulimie de néophyte. Revenu en France en novembre 1818, il est remarqué

par Edme-François Jomard (1777-1852), secrétaire de la Commission de publication des volumes de la *Description de l'Égypte* grâce à qui il vend ses dessins et sa collection au Cabinet du Roi. Il est alors officiellement mandaté par le ministère de l'Intérieur et la Commission d'Égypte pour poursuivre l'exploration du pays au-delà de Philae (première cataracte près d'Assouan), afin de compléter ce qui avait été entrepris par Bonaparte. Il reçoit des consignes précises tant sur le plan des recherches archéologiques que de l'étude des civilisations, et doit aussi établir une nouvelle cartographie de l'Égypte. En ces temps d'égyptomanie, les Bourbons reprennent à leur compte les projets scientifiques de Napoléon Bonaparte et Cailliaud en est le bénéficiaire. Son second voyage, d'octobre 1819 à octobre 1822, effectué en compagnie de son compatriote Pierre-Constant Letorzec qui lui sert d'aide et de collaborateur, est émaillé de nombreuses péripéties et tient autant du récit d'aventures que de l'expédition scientifique, ce qui rend d'autant plus passionnant le récit de P. Mainterot. Cailliaud visite les oasis libyques, la Haute-Nubie puis, au-delà de la cinquième cataracte, il identifie pour la première fois l'antique cité de Méroé, capitale du royaume de Koush. Les deux voyageurs gagnent même le confluent du Nil blanc et du Nil bleu (où sera fondée Khartoum en 1824), mais doivent s'arrêter à l'actuelle frontière de l'Éthiopie sans parvenir à percer le secret des sources du Nil... De ce second périple, Frédéric Cailliaud rapporte une riche moisson d'objets archéologiques, de notes, de plans, de dessins et à plusieurs titres, peut se targuer d'avoir découvert ruines, monuments, fresques ou inscriptions inédites.

- 3 Après le récit des voyages, la deuxième partie est consacrée à l'apport de Cailliaud à la naissance de l'égyptologie. Son œuvre est publiée en deux étapes. Pendant son second séjour, Edme-François Jomard fait paraître *Voyage à l'oasis de Thèbes* de 1819 à 1822, accompagné de 24 planches gravées en couleurs. Quant au *Voyage à Méroé*, c'est Frédéric Cailliaud qui en assure lui-même l'édition, toujours accompagnée d'un atlas comprenant cette fois 150 lithographies, en majorité en couleurs. Ayant pris ses distances avec Jomard, le voyageur Nantais a, en revanche, de nombreux contacts avec les acteurs de la vie scientifique de l'époque, notamment Jean-Antoine Letronne et les frères Champollion. Ses descriptions et, surtout, ses minutieux relevés d'inscriptions des parois des temples, des tombes ou des sarcophages, sont utilisés par Jean-François Champollion pour valider son système de déchiffrement des hiéroglyphes en 1822. À ce titre, P. Mainterot établit donc précisément la contribution de Frédéric Cailliaud à la naissance de cette nouvelle science : l'égyptologie. Cette deuxième partie s'achève par la vente de la deuxième collection au Cabinet du Roi et par le résumé de la deuxième carrière de Cailliaud. Tout en s'intéressant de loin aux questions égyptiennes, il revient à Nantes où ses compétences le font nommer conservateur-adjoint du muséum d'histoire naturelle en 1826 et, quelques années après, conservateur en titre au décès du titulaire. Marié à une jeune nièce, il a un fils qui, malgré ses ultimes volontés, ne sut mener à bien la fin de la publication de ses *Recherches sur les Arts et Métiers des anciens peuples de l'Égypte*. En tant que naturaliste, il connaît une grande notoriété comme spécialiste européen de la conchyliologie et, en signe de reconnaissance, plusieurs coquilles portent son nom dans la nomenclature scientifique. Il meurt, dans un certain oubli, en 1869.
- 4 La troisième et dernière partie, plus courte mais non moins captivante, s'attache à redécouvrir les collections de Cailliaud car, aussi surprenant qu'il puisse paraître, celles-ci ont été mal enregistrées, mal conservées et progressivement « oubliées » au point que, malgré les précautions de leur donateur, ou vendeur, elles demeurent en grande partie introuvables en ce début du xxi^e siècle ! Ajoutons que dès 1912, le Louvre, dépositaire

ultime des objets, s'est avisé d'en faire des dépôts à une dizaine de musées français, et même au musée de Varsovie. Pour couronner le tout, la collection particulière de Frédéric Cailliaud a, elle-même, été dispersée en partie par lui, sous forme de legs, dons, ventes à des sociétés savantes ou à des particuliers... « Aléas muséographiques et érosion naturelle » (p. 249), pour quelques pièces fragiles, ont fait le reste. Alors, troquant les habits de l'historien pour ceux du détective, P. Mainterot se lance dans une complexe et longue enquête au bout de laquelle les résultats sont cruels et décevants. Après avoir épluché les inventaires, confronté les listes descriptives, inspecté les vitrines, visité les greniers et fouillé les fonds de placard, il ne parvient à retrouver que 340 objets formellement identifiables des collections Cailliaud. 340 seulement, alors que la première vente au Cabinet du Roi en contenait 1 129, la seconde 980 et ceux provenant de la collection particulière plusieurs centaines. Sans doute en subsiste-t-il certains, noyés dans une masse d'objets non identifiables de quelques réserves. Il faut se contenter des 126 objets du Musée Dobrée de Nantes, des 74 de la Bibliothèque nationale, des 63 du Louvre, pour citer les trois principaux établissements et quelques « ruines » à Rennes ou Vannes (à la Société polymathique du Morbihan). Du moins leur étude peut-elle se faire désormais de façon plus scientifique qu'à l'époque des « pilleurs de tombes », ce qui apporte, par exemple, de nouveaux éléments sur la chronologie des fouilles, notamment de la nécropole de Thèbes de 1815 à 1822.

- 5 Voilà donc une thèse d'envergure et de qualité, claire, rigoureuse, accompagnée d'une remarquable série de notes et références scientifiques, de très nombreux documents et d'iconographie qui éclairent et illustrent le discours parfois âpre du chercheur. On compte ainsi plus de 90 documents en noir et blanc et, surtout, un cahier central de 32 planches en couleurs où l'on retrouve les teintes fraîches et joyeuses des lithographies de Cailliaud ou de quelques objets particulièrement importants des collections. Deux cartes reconstituent les itinéraires d'Égypte et deux tableaux synthétiques aident à la compréhension de la dispersion des collections. Ces qualités scientifiques et éditoriales souffrent à peine de quelques imperfections : une douzaine de coquilles, l'absence de sources pour les portraits de Drovetti, Jomard, Burckhardt, Salt, Belzoni. Si l'appareil critique est impressionnant, par exemple les 317 notes du « second voyage » (p. 137 à 151), les 181 des « contacts avec les savants » (p. 228 à 236), on aurait préféré une localisation infrapaginale qui évite le recours constant à la fin de chapitre. L'auteur laisse échapper quelques hésitations : le nombre total d'objets retrouvé est-il de 340 (p. 304) ou de 335 (p. 315) ? Enfin, les arrière-plans grisâtres des lithographies des 121 premières pages laissent insatisfait. Reste, au total, que dans ce bel ouvrage, P. Mainterot redonne brillamment vie et place à Frédéric Cailliaud et à son œuvre. Cette réévaluation, pour ne pas dire cette réhabilitation, ouvre de nouvelles perspectives sur les origines de l'égyptologie et le rôle des savants et voyageurs du début du xix^e siècle.